Le mystère de Québec

Louis-Jean Thibault, *Reculez falaise*, Montréal, Éditions du Noroît, 2007

Antoine Boisclair

Numéro 13, automne 2007

La littérature et l'animalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boisclair, A. (2007). Compte rendu de [Le mystère de Québec / Louis-Jean Thibault, *Reculez falaise*, Montréal, Éditions du Noroît, 2007]. *Contre-jour*, (13), 211–215.

Le mystère de Québec

Louis-Jean Thibault, *Reculez falaise*, Montréal, Éditions du Noroît, 2007.

Si comme on l'affirme souvent, à tort ou à raison, la difficulté d'habiter le temps de l'Histoire, de s'y inscrire en tant qu'individu ou collectivité, incite les écrivains nord-américains à porter une plus grande attention aux lieux, aux paysages ou à l'espace en général ; si comme l'écrit Jacques Brault « l'espace nous tient lieu de temps », les recueils de Louis-Jean Thibault me semblent profondément ancrés dans l'esprit et la culture du Nouveau Monde. *La nuit sans contour* (2000) et *Géographie des lointains* (2003) témoignaient déjà de cet intérêt pour les thèmes spatiaux, pour les espaces intimes, domestiques ou géographiques ; *Reculez falaise*, qui confirme à plusieurs égards la cohérence et la qualité de ce parcours poétique, approfondit davantage le désir d'explorer les lieux, d'en faire l'expérience concrète. Placés en exergue de ce recueil, des vers de Wallace Stevens disent en ce sens que « l'image doit participer de son créateur », qui s'avère « la substance de sa région ». « Les lointains se sont rapprochés », avance par la suite Louis-Jean Thibault dans son poème liminaire, « mais les multiples lieux / que déroule à ses pieds le paysage où il est né lui apparaissent / davantage mystérieux avec leur infinité de détails ». « Ces multiples lieux », dans *Reculez falaise*, appartiennent à la ville de Québec, à ses quartiers, ses rues et ses monuments connus et moins connus. Leur aspect « mystérieux », par ailleurs, se rapporte au « mystère de Québec », non pas celui par lequel les journalistes tentent de décrire le comportement électoral — et les valeurs de droite — d'une certaine

partie de la population avoisinant la capitale, mais plutôt le mystère (ou la mythologie) qui habite les lieux, leur donne une âme. *Mythology Reflects Its Region* est d'ailleurs le titre du poème de Stevens cité en exergue à *Reculez falaise*.

Peu de lieux nord-américains possèdent un poids historique comparable à celui de la ville de Québec ; peu d'endroits du continent contiennent ainsi des vieilles pierres qui portent en elles une certaine mémoire du passé. Mais comment convoquer cette histoire sans céder aux discours convenus ? Comment *dire* Québec, en comprendre l'esprit sans refaire la bataille des plaines d'Abraham ? Sans aucun doute, ce n'est pas l'histoire de Québec qui intéresse le poète. Plutôt, la ville est ici envisagée sous l'angle de la topographie, les dénivellations capricieuses de la capitale s'y prêtant particulièrement bien. On comprend mieux dans cette perspective le titre du recueil, mais celui-ci — c'est du moins ainsi qu'il me plaît de l'interpréter — se rapporte peut-être aussi aux vides que nous côtoyons chaque jour, aux vertiges et aux éblouissements quotidiens — aux « falaises » ou aux « failles » du sens, si l'on veut. « J'oscille sur les paliers, ébloui par les reflets solaires », écrit Louis-Jean Thibault : « un faux pas et ma pensée / pourrait soudainement s'affoler, se fractionner en minces plaques, / m'entraînant à toute vitesse vers les eaux à travers / la végétation ». Il y a dans ce recueil un intérêt pour la géologie, pour les « falaises » et « les minces plaques », mais aussi, comme dans « Parc du Cavalier-du-Moulin », pour les « couches et les strates profondes » du sol. Ce serait là peut-être un moyen de s'enraciner historiquement (ou pré-historiquement ?) dans un lieu, un moyen d'atteindre la « substance de sa région ». Mais pour se rapprocher ainsi du réel — et nous retrouvons de nouveau les préoccupations de Wallace Stevens —, il s'agit avant tout d'être sensible au « climat » des lieux. Plusieurs poèmes évoquent ainsi la possibilité d'une fusion entre le moi et l'atmosphère — entre le moi et l'espace, le paysage — qui se ferait encore une fois au détriment d'une certaine conscience historique. Il vaut la peine à cet égard de citer au complet le poème intitulé « Plaines d'Abraham », dont le lyrisme résigné (« Ah ! n'être que cette vitesse et cet élan ») rappelle cette fois l'esprit d'un Jules Laforgue :

*Dans le dégel atmosphérique de mai, mes muscles se détendent.
Je marche sur les plaines comme sur une neige verte*

*et transparente. Je touche du regard la chair mobile des arbres,
le pelage athlétique des chiens que l'on déchaîne et qui s'élancent*

*telles des flèches aveugles vers une cible qu'on ne voit pas
mais qui semble contenir tous les points cardinaux. Ah ! n'être*

*que cette vitesse et cet élan, fendre l'air, noyer la pensée
par le mouvement. L'histoire, ses fantômes, ses fantassins*

*ont déserté les lieux. Je ne suis que cet instant précis :
tête première, je gratte la terre pour m'enfouir dans le paysage.*

Pour habiter Québec, pour se fondre dans son paysage, le poète oublie les « fantassins » de l'histoire (ou de l'Histoire ?) et s'en remet au présent des sensations. Au gré des événements quotidiens, il se laisse porter par un vers souple qui l'amène à toucher parfois plusieurs sujets dans un seul poème, à cultiver l'art des digressions et des rapprochements inattendus. C'est le cas d'un poème consacré au Boulevard Laurier, au bout duquel, « comme dans les mythologies les plus anciennes, franchir / le fleuve, laisser derrière soi la ville pour gagner / d'autres rives exige du voyageur un certain sacrifice ». Pour atteindre le pont — pont qui fait peut être écho, si l'on se rapporte encore une fois à la tradition américaine, au célèbre poème épique de Hart Crane —, il faut en effet traverser « une artère bruyante » un « hôpital modernisé, [des] hôtels de luxe ou de passe [et des] stations-service ». Nous sommes loin ici, il va sans dire, des cartes postales sur le Vieux-Québec, sur ses rues pavées et ses remparts. Ces derniers, comme si le temps historique s'évidait de lui-même, « ne protègent plus rien ni personne, / si ce n'est un espace étroit et surélevé que la lumière remplit » (« Les remparts »). L'intérêt du poète se rapporte ainsi aux lieux, aux « formes irrégulières » de la ville qui, à vol d'oiseau, prend l'apparence d'une « étoile fracassée » (« La citadelle »). Il s'abandonne à ses « lubies de précision topographiques, afin de délimiter l'espace » (« Rue des Ursulines »). « Mon propre rôle », peut-on lire cette

fois dans « Rue des érables », « est de passer, simplement, de regarder vivre les hommes / dans leur espace immobile ».

Or comment Louis-Jean Thibault représente-t-il ces espaces, et surtout comment la poésie émerge-t-elle de ce travail topographique ? Cette écriture, les citations qui précèdent en témoignent pour la plupart, fait l'économie des artifices et des métaphores éclatantes. Le charme d'un poème comme « Dépôt à neige, autoroute Henri IV », qui n'atteint une véritable tonalité poétique que dans les derniers vers, repose sur une sorte d'envoûtement lent et léger :

*Ici, la neige persiste jusqu'en juillet : mais à quel prix ?
recouverte de sable, de calcium, elle n'offre à l'esprit*

*qu'une image déchiquetée, brûlée par le sel, semblable
au portrait peu rassurant de soi qu'inventent parfois*

*nos mises en scène intimes. L'hiver, on peut se divertir
en suivant ses allées et venues dans les camions de décharge,*

*mais, aujourd'hui, plus aucun vent ne la transporte. On assiste
à sa lente agonie sur un terrain abandonné, coincé*

*entre les concessionnaires automobiles, les rampes bruyantes
des autoroutes et des corridors aériens. L'étoffe du mot souplesse*

*comme un lointain souvenir vibre à nos oreilles : on se tourne
vers le sol pour ramasser quelque déchet, matériau inerte*

où subsiste peut-être un reste de clarté.

Pour faire un lieu d'un non-lieu, le poète s'en remet à ce « reste de clarté », à ces débris qui composent un paysage sans tableau, un paysage qui ne transcende plus rien. Les poèmes de *Reculez falaise* reposent dans la majorité des cas sur une sorte de consentement au monde, non pas sur une confiance aveugle en celui-ci, mais plutôt sur un détachement, une nonchalance mélancolique. Ainsi à Lévis, « le va-et-vient du traversier [...] est l'image même / de la nonchalance, du but que l'on atteint avec lenteur ». Les vers évoquant un sentiment de présence au monde témoignent souvent,

dans le même esprit, d'une dilution du sujet, d'un effacement du moi qui concourt à l'oubli. À la « Taverne Jos Dion », lors d'une halte, le poète rêve en ce sens à « une vie sans contrainte et sans cloison, légère / comme la main qui s'élève dans l'air condensé de midi et réclame / une autre bière pour que l'esprit s'oublie encore un peu ».

On pourrait reprocher à cette poésie de manquer d'aspérité, de se complaire dans une sorte de « Nonchaloir », selon l'expression de Charles d'Orléans. En revanche, peu d'auteurs parviennent à investir poétiquement des lieux aussi peu poétiques qu'un dépotoir, un terrain vague ou encore un « court labyrinthe qu'esquissent dans le vide / et l'apesanteur [des] larges bretelles d'autoroute ». Une des nombreuses réussites de ce recueil — et sous cet angle Louis-Jean Thibault rejoint l'esprit de la collection « lieu dit » des Éditions du Noroît — repose sur cette capacité à trouver la poésie dans les endroits où on ne prend guère la peine de la chercher. La ville de Québec, pourtant, ne manque pas de charme, de petites rues sinueuses et de panoramas. Contrairement à Montréal, dont la beauté se laisse apprécier lentement, lorsqu'on n'espère plus la trouver, Québec est une ville à priori « poétique » — du moins si l'on entend ce terme au sens où l'emploient les ennemis de la poésie qui ne voient en ce genre littéraire qu'une célébration béate de la beauté. « Le pittoresque bloque l'accès à la réalité », écrit Louis-Jean Thibault à propos du château Frontenac. Pour habiter et représenter les lieux, pour « réacquérir le pouvoir de la métaphore », il faut se détacher des images convenues, « retrouver les dénivellations et les ressorts comprimés / du terrain d'origine ». Pour atteindre la « substance de sa région » et rendre compte du « mystère de Québec », le poète — tout comme le politicien, par ailleurs — doit commencer par un patient « travail de terrain ».

Antoine Boisclair